

civilisation nouvelle. Il proscrivait la génération présente et la génération passée, et il rattachait sa généalogie à quelques pages obscures de l'histoire. Le phantôme républicain apparaissait sur les ruines du colosse impérial : en s'agitant il croyait prouver son existence ; mais ce n'était qu'une ombre. Il invoquait les mœurs de Rome et de Sparte pour recomposer sa destinée, et il voulait continuer une trame que près de deux mille ans avaient interrompue : mais les faisceaux plébéiens étaient pour toujours brisés ; les ruines du capitolé étaient infécondes ; Socrate ne renaîtrait pas pour boire la ciguë, Decrus pour se précipiter dans un abîme. Le jacobinisme, enfant adultère de la république, invoquait encore les furies du fond de son tombeau ; il cherchait parmi les ruines de l'empire la fange qui fut son berceau ; il ne la trouva pas. Le régime impérial, la plus jeune de ces puissances déchues, souriait presque au bruit de sa propre chute, ne pouvant croire au coup qui l'avait vaincu. Ses débris mutilés, mais encore vivaces, s'agitaient comme les anneaux d'un reptile, qui cherchent à se réunir, après avoir été séparés par le fer.

Toutes ces choses se mêlaient, s'entrechoquaient : une anarchie affreuse résultait de la confusion de ces élémens qui, tous, avec un souffle de vie, aspiraient à régner. A ce désordre épouvantable se joignaient les suites de l'invasion étrangère, l'irritation impuissante de l'honneur national outragé. Il y avait partout désappointement et espérance. Les hommes qui représentaient toutes ces combinaisons de choses et d'idées étaient forts et nombreux. Le prodige de la civilisation, c'est que ces hommes, à part ceux qui sont restés dans la fange, joignent la douceur des mœurs à la violence des opinions. En lisant nos journaux, en écoutant nos conversations, un étranger se dirait lui-même : Voilà deux peuples irrités qui, demain, vont s'entredétruire. Cependant il parcourt nos villes, nos campagnes ; il va dans les places publiques, dans les carrefours : et il se demande : Où sont donc ces armées que l'esprit de parti appelait à l'acier au combat ? le signal est sans cesse donné ; jamais la lutte ne commence. Comment ces sectes, si barbares dans leur orgueil, sont-elles si polies dans leurs mœurs ?

Les temps et les armées ont changé : on combattait jadis avec l'épée, aujourd'hui on combat avec le sophisme. Mais ce qui autrefois n'eût occupé que l'esprit de quelques hommes, anime aujourd'hui l'esprit de la multitude : le dilemme est descendu dans la boutique de l'artisan : le laboureur, en traçant son sillon, prend parti pour les Turcs ou pour les Grecs ; lescrets des cabinets de l'Europe circulent commentés dans les chaumières.